

**Palmarès Michel
des trois meilleurs poèmes
en langue française du XXe siècle**

Arrivés à l'an 2000, nous pouvons nous poser une question incongrue : quel est le plus beau poème de langue française du XXe siècle ?

Question qui semble une gageure puisque le XXe siècle fut, en poésie, à l'instar des autres domaines artistiques, le moment d'un grand bouleversement des formes et des sujets. Les textes oscillent de l'oralité à la visualité, du pathétique au formalisme, du très court au très long.

Le choix ne pouvant être que personnel, il nous appartient de définir au préalable nos critères. Qu'entendons-nous par « beau » poème ?

Pour répondre à cette question délicate, nous proposerons une incursion dans un autre art, la peinture, et nous dirons : un poème est beau quand il est comme *La Joconde*.

En effet, il nous semble que *La Joconde* possède les quatre qualités fondamentales d'une œuvre d'art : la clarté, l'harmonie, la nouveauté, l'étrangeté.

La Joconde possède la clarté puisque l'on comprend tout de suite de quoi il s'agit, elle a l'harmonie depuis la finesse des habits jusqu'au fameux sourire, elle est nouvelle par l'importance accordée à ce personnage anonyme, et enfin, le paysage irréel crée l'étrangeté¹.

On s'aperçoit en fait que *La Joconde* est oxymorique puisqu'il n'est pas si évident d'associer clarté et nouveauté, harmonie et étrangeté. Et, pour revenir à la poésie, on se rend compte que si de nombreuses œuvres excellentes possèdent deux ou trois des quatre qualités nommées, elles ne les ont pas toutes. Le XXe siècle de langue française a beaucoup exploré la nouveauté et l'étrangeté au détriment de la clarté et souvent de l'harmonie. Dès lors, même si ces textes présentent un intérêt majeur, nous ne pourrions pas les placer en première position. Pour exemple, nous citerons les textes superbes de *Poisson Soluble* d'André Breton. Ils sont nouveaux, étranges, harmonieux, mais il leur manque la clarté. Ou bien, à l'opposé, d'autres textes, en général tournés vers l'oralité, sont trop clairs

¹ Les vicissitudes subies par le tableau entraînent une réduction de la largeur qui fit presque disparaître les colonnes de la loggia, créant ainsi un contraste sans transition entre le paysage et le personnage.

et manquent d'étrangeté, ou même de nouveauté. Par exemple, le fameux *Pont Mirabeau* d'Apollinaire.

En fait, ce qui semble aboutir à un chef-d'œuvre, c'est une souffrance de l'auteur résolue en une proposition positive. L'objet artistique offre alors une sorte de catharsis où la souffrance n'est ni faussement niée, ni érigée en désespoir.

Ainsi, trois poèmes nous semblent émerger de l'innombrable production du XXe siècle : *L'Union libre* d'André Breton, *Comment une figue de paroles et pourquoi* de Francis Ponge, et *Maintenant* de Guillevic.

L'Union libre

C'est le poème le plus célèbre d'André Breton, écrit les 21 et 22 mai 1931 et publié en 75 exemplaires sans nom d'auteur le 10 juin de la même année. Breton a alors 35 ans et se retrouve affectivement seul depuis peu de temps puisque le divorce d'avec Simone vient d'être prononcé et qu'a eu lieu la rupture définitive avec Suzanne.

En 60 lignes portées par l'anaphore « Ma femme à... », Breton offre une cascade de métaphores, proposant avec ce texte une sorte de nouveau blason du corps féminin.

Après une brève revue générale de la personne - chevelure, pensées et taille - le poème passe à la tête et au visage, continue aux épaules, aux bras et aux jambes, puis s'attarde aux seins, va au ventre, puis au dos de la nuque aux hanches pour descendre aux fesses, atteindre le sexe, pour se terminer longuement sur les yeux.

Toutes ces parties du corps féminin sont comparées à des objets (sablier, cocarde, étoiles, hostie, poupée, nid d'hirondelle, écriture d'enfant, toit de serre, allumettes, ...), des éléments (feu de bois, éclairs de chaleur, ambre, verre, pierre, ardoise, buée, champagne, ...), des animaux (loutre, tigre, souris, dauphins, martre, oiseau, paon, cygne, ornithorynque, ...), des végétaux (troène, scalares, blé, sureau, orge, rose, glaïeul, algue, ...). C'est en définitive une sorte de femme-univers imaginaire qui est présentée, en relation intime avec la nature. Les deux lignes qui nous paraissent les plus réussies sont : « Ma femme aux épaules de champagne » et « Ma femme aux yeux d'eau pour boire en prison ».

D'une certaine façon, la réussite de ce poème qui parle de la femme est d'être très féminin. Et, avec quelques aménagements pour la taille et les poignets, il aurait très bien pu avoir été écrit par une femme avec « Mon homme à... », ce qui montre que Breton sort des clichés traditionnels sur la femme. Encore, pourrions-nous lui reprocher de mettre l'accent

excessivement sur l'aspect visuel et non intellectuel. Mais la réussite du poème est bien de revivifier d'une façon libératrice cette tradition poétique de comparaison de la femme avec d'autres éléments de la nature. D'une certaine façon, il prouve que l'on peut dire tout ce que l'on veut. Le langage est en soi un délire décalé par rapport aux réalités premières. Quiconque prend le langage au pied de la lettre est perdu, prisonnier des mots du passé. Le rôle du poète est de rappeler qu'à chaque époque les significations sont toutes à revoir, ce qui ne veut pas dire qu'il faille tout détruire.

Avec *L'Union libre*, Breton a créé un poème clair, harmonieux, nouveau, mais qui possède également une fascinante étrangeté, une proposition de nous ébrouer de toute servitude mentale sans pour autant perdre la tête.

Comment une figue de paroles et pourquoi

L'Huître de Francis Ponge, écrit en 1926-1929 et publié en 1942, aurait presque pu faire partie de notre palmarès. En effet, il présente les quatre qualités demandées : il est clair, harmonieux, nouveau, et étrange. Cependant, quelque chose semble manquer, et c'est peut-être pourquoi l'auteur lui-même voulut aller plus loin. En fait, on s'aperçoit qu'une cinquième qualité est présente dans *La Joconde* et dans *L'Union libre*, c'est la nécessité. Dans le poème *L'huître*, si cet animal produit des perles comme le poète des poèmes, à dire vrai on reste peu convaincu car la perle est un objet d'importance secondaire, contrairement à l'art.

Comment une figue de paroles et pourquoi, dossier du poème *La Figue (sèche)*, ira beaucoup plus loin. Par la présentation de l'ensemble du travail préparatoire du poème, les brouillons et notes², on assiste à une sorte d'aventure amplificatrice du poème jusqu'à réaliser un livre entier.

Après avoir remporté le concours international de poésie de Capri en 1959 avec *La Figue (sèche)*, Ponge publiera ce texte en 1961 dans le n°1 de la revue *Tel Quel*, et c'est en 1977 que la revue *Digraphe* donnera l'ensemble du dossier, qui sera repris en livre de poche en 1997³.

L'éditeur précise que « la première écriture est imprimée en caractères gras, les corrections (ajouts, ratures, variantes) en caractères maigres ».

La Figue (sèche) est une sorte d'art poétique pour lequel *Comment une figue de paroles et pourquoi* donne le détail de

² Le peintre Gustave Moreau (1826-1898) fut en quelque sorte pionnier dans cette démarche en transformant sa maison en musée-atelier.

³ GF - Flammarion, n°901. (Avec des commentaires remarquables de J-M. Gleize).

l'exploration. Avec le poème, « il s'agit de donner à jouir à l'esprit et de nourrir les générations » (p. 76). Plus précisément, la poésie serait « l'art de traiter les paroles de façon à permettre à l'esprit de mordre dans les choses et de s'en nourrir » (p. 102).

En même temps, elle nous offre une « consolation matérialiste » (p. 246). Plus que la figue fraîche qui appartient à l'instant fugitif, la figue sèche, et le poème, c'est-à-dire des produits de l'industrie humaine, nous consolent du monde physique et du temps qui passe. Nous n'existons que par ce que nous faisons pour nous-même et les uns pour les autres. Cela nous console des paradis perdus, des transcendances déchues, des exils, et des sevrages.

Que la figue fraîche, les parents, l'enfance doivent nécessairement être quittés un jour, la figue sèche, les auteurs anciens, le poème nous consolera de cette dépossession.

Cependant, le poème *La figue (sèche)* eut-il un effet déclencheur, ce sera également en 1961 que Francis Ponge retrouvera sa Provence natale, la « Beauté première » en acquérant un mas : si la figue sèche console, l'idéal n'est-il pas de la croquer sous un figuier ?

Maintenant

Tout au long de sa vie, Guillevic a poursuivi une recherche patiente et déterminée. Avec *Maintenant*, composé de 1986 à 1992, entre les âges de 79 et 85 ans, il offrira l'un de nos plus beaux poèmes-livres puisque c'est tout le livre qui est nommé « poème »⁴.

Maintenant est comme un arbre composé de 167 rameaux-feuillets, ou encore comme le chant d'un merle avant l'aube qui donnerait 167 modulations entrecoupées de silence.

Nous voyons le monde, nous l'entendons, et le temps passe. Quel savoir découlera-t-il de ces trois perceptions immédiates ?

Il est difficile de commenter ce long poème car chaque page est comme un monde en soi dont le lien avec les autres pages relève d'un savant entrecroisement des thèmes et des questionnements.

Le lecteur tourne les pages et s'aperçoit qu'une succession de surprises a été placée sur son chemin :

« Si tu sais vivre ta joie / C'est que tu y crois, // Sinon pourquoi / T'intéresserais-tu // A la floraison du lilas, / Au toucher de l'aurore ? » (p. 40).

⁴ Comme huit autres des livres publiés depuis *Carnac* en 1961.

« Il y a des limites. / Partout tu en trouveras, // Sauf dans ton désir / De les franchir. » (p. 77)

« Le roseau m'a dit : / Ne t'inquiète pas, / Je tremble pour toi. » (p. 100)

« Etre, simplement être, // Eprouver plus fort / Le passage du temps, // Accepter / Que tombent des pétales. » (p. 147)

Le poète affirme sa volonté de se partager avec toute chose du monde, mais, ce n'est ni un abandon, ni une fusion, il continue d'être avec lui-même, centré sur lui-même. La séparation, l'hiatus subsisteront toujours. Quelque chose enfouie lui serait-elle advenue dans un temps lointain, Guillevic tente de se libérer de ce « goût de passé » et se dit à lui-même : « ... Apprécie l'aujourd'hui. // Ne sois pas / Cette barque ballottée. » (p. 17)

Observer avec la plus grande acuité possible devient la meilleure façon d'être au monde : « Je ne suis pas à moi, / Mais à l'univers... » (p. 58). L'unité se réconcilie avec la diversité, une connivence s'instaure avec la pâquerette, l'alouette, la grenouille, le goéland, le pissenlit, le lilas, le coq, l'huître, le chat, le moineau, le noisetier, le merle, la coccinelle, le colza, le tilleul, la rose, la mésange, le brin d'herbe, la noisette, la tourterelle, le rossignol, la mousse, le papillon, le ver luisant... Et l'on s'aperçoit que, même si les humains voulaient se passionner uniquement les uns pour les autres, se capter totalement l'attention de façon réciproque, ce serait une grande erreur, car la diversité du monde nous habite irrémédiablement.

Si les mots artistiques servent à tenter de résoudre un problème, jamais peut-être ne sera trouvé « Le secret que je cherche en moi / Depuis toujours. » (p. 141), mais, « Lorsque l'on réussit / Avec les mots, // Le jour lui-même / Se parle. (p. 95).

Eugène Michel
Avril 2000